

La housse mortuaire du corps venait d'être refermée, on venait de voir le visage ensanglanté de mon frère. Le choc et l'incompréhension m'envahissais de toute part. Les yeux écarquillés, je regardais le brancard être emporté par les pompiers. Les portes du camion se refermèrent dans un silence funeste. Moi et mes parents restions là, plantés comme des piquets, à regarder le véhicule s'éloigner de plus en plus. La police et les journalistes étaient là.

Une enquête venait d'être ouverte pour découvrir les causes exactes de la mort, volontaires ou pas. Les journalistes voulaient couvrir la nouvelle et afficher le scoop qui les changerait du traditionnel chien écrasé sur la route. Pour sûr, ils avaient enfin quelque chose à se mettre sous la dent. Les charognards sont toujours à l'affût quand il s'agit d'un cadavre.

Rentrée chez moi, je m'allongeais, au beau milieu de la nuit, tant d'émotion n'était pas faite pour moi. Le ciel venait de s'abattre sur moi, pendant que le sol s'était effondré sous mes pieds. Dans ma tête je l'imaginais, encore et encore, la manière dont il était mort. Et je n'avais pas pu être à ses côtés pour lui dire au moins au revoir. La culpabilité me rongait, je savais depuis longtemps que ça lui arriverait un jour ! Vu le mode de vie qu'il avait ce n'était pas étonnant, un alcoolique impulsif-agressif ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. C'était écrit d'avance.

Pour autant ni moi ni ma famille n'avaient pus ou voulus faire quoi que ce soit pour l'aider, loin de là. On n'en avait clairement rien à foutre. La mort de mon frère installait un énorme trou béant en moi. C'est comme si on venait de m'arracher le cœur. Plus douloureux, il n'y avait pas. Je m'effondrais en sanglots sur le lit. L'enterrement avait lieu une semaine plus tard, je m'en souvenais car c'était un mercredi. Il y avait la mise en bière et toutes les conneries du cérémonial biblique habituel, l'église puis le cimetière.

Je voyais ce cercueil enterré dans une fosse bétonnée avec toute la famille. J'y jetais un dernier regard, tout en balançant une rose rouge d'apitoiement et de désespoir. Comble de l'ironie, il venait de se marier deux semaines auparavant, et mort la nuit du jour du mariage à ma grande sœur. Laissant une veuve et une mère éplorée derrière lui, ainsi qu'une future mariée démariétisée. Et moi, je portais le lourd fardeau de la souffrance avec le monopole de la culpabilité. Comme détentrice d'un poids énorme sur mes épaules. Plus de larmes à versées, car trop de souffrance exprimée.

L'enquête avait révélée plus tard, qu'aucun suspect n'était en cause et que l'acteur principal c'était lui-même ! La bonne blague ! Les articles dans la presse de Ouest-France me mettaient en rage ! Personne ne pense donc au respect des morts et de la famille ici ! Les panneaux jaunes affichaient : « Mort d'un jeune homme qui a donné un coup de poing dans une vitre. » Ça sonne tellement débile et tragique, dit comme ça. Une mort à la con, pour un caractère et un mal-être à la con amplifiés par l'alcool. Comment avait-il pu nous faire ça à nous, à moi ? Nous priver de sa présence du jour au lendemain, sur une connerie d'un soir, d'un moment d'égarement par pur égoïsme... La fatalité nous avait tous gagné...

Tout à ce moment là, me rappelait qu'il n'était plus de ce monde, et ravivait ma douleur encore frémissante. Ma tristesse et mon désespoir ne cessèrent de grandir pendant longtemps, ma descente aux enfers dura deux ans. Chaque jour je ne dormais plus, je ne mangeais plus. Mes parents faisaient tout pour m'aider, mais en vain. Je maigrissais à vue d'œil, je n'allais plus au travail, et chaque jour je voyais son visage dans le miroir, comme s'il faisait encore parti de ce monde... Car pour rajouter encore plus à la tragédie, j'étais son portrait craché. Tout ce qui changeait, c'était que j'étais de sexe féminin, c'est tout... J'avais beau me ressaisir et me dire que tout cela n'était qu'un rêve, que ce n'était jamais arrivé, ce n'était

que des chimères. C'est pour cela que je dormais énormément, pour palier au manque de sa personne. Au moins dans mes rêves, il était toujours à mes côtés et ne m'abandonnait pas, jamais ! Ou je le voyais revenir de voyage, il n'était pas parti longtemps ni très loin. Comme ça, son absence était plus supportable en quelque sorte. Mais fuir la réalité pour en créer une autre, qui elle-même était irréaliste, n'était clairement pas une solution. Autant pour mon bien être mental que physique. Mais ma perception psychique de sa présence auprès de la mienne, était bien réelle pour moi ! Et sa mort n'existait pas, il était juste parti pour un temps donné, voilà tout. Je niais les faits et l'évidence même. Je ne voulais pas l'accepter et ne l'accepterai jamais. Cette croyance et ce désarroi ajoutaient encore plus à mon mal-être intérieur, je ne le supportais plus.

Mais j'avais tout prévu jusque dans les moindres détails, depuis des semaines déjà. L'objet de ma déchéance et de ma fin. Un souvenir de ma venue sur cette terre par le biais d'un écrit, et comment je souhaitais rejoindre mon grand frère bien-aimé. Car depuis longtemps déjà, j'y songeais fortement... Cependant, je réfléchissais aussi à la tenue dans laquelle je finirais, et de quelle façon se déroulerait la vie post-mortem, pour ma famille et mes proches. Ils respecteraient mes dernières volontés en tant que défunte, et moi je rejoindrais l'au-delà auprès de mon brother. Le vague à l'âme et la corde autour du cou, je poussais avec mes pieds la chaise qui me retenait encore infâment à la vie. Car des sentiments, je n'en avais plus, depuis sa mort le temps s'était arrêté. Et mon cœur avait cessé de battre.

Ce soir là, dans ma chambre isolée, retentissait l'étranglement serré du nœud autour de ma nuque. Un râlement rauque lascif et étouffé, résonnait pendant que je jetais un dernier regard sur cette

photo. Une photo de mon frère et moi enlacés par le bonheur. L'agonie se poursuivait, pendant que mon regard ne se détachait pas d'elle. Ce n'était qu'un au revoir, pas un adieu. La tristesse et le regret me montèrent à la tête, en même temps que le sang qui affluait frénétiquement dans mon cerveau. Mon souffle diminuait et finissait par se couper aussi net. Les yeux rouge sang me sortirent par les orbites, et une dernière plainte gutturale lascive s'éjectait de ma bouche : « Mon frère, mon abîme » ...